

LA COLLINE
THÉÂTRE NATIONAL

JE PARS

JANY

Moi

pds 2022

conception
et mise en scène
Isabelle Lafon

17 janvier –
12 février 2023
création

Je pars sans moi

texte inspiré des œuvres du psychiatre **Gaëtan de Clérambault**,
des écrits de **Fernand Deligny** et d'extraits de l'article *Les Aliénés
peints par eux-mêmes* de la revue *L'Encéphale* de 1882

conception et mise en scène **Isabelle Lafon**
écriture et jeu **Johanna Korthals Altes, Isabelle Lafon**
lumières **Laurent Schneegans**
assistanat à la mise en scène **Jézabel d'Alexis**
costumes **Isabelle Flosi**
administration **Daniel Schémann**



Petit Théâtre

du 17 janvier au 12 février

du mercredi au samedi à 20h, mardi à 19h et dimanche à 16h
durée environ 1h10
création à La Colline

production Compagnie Les Merveilleuses
coproduction La Colline – théâtre national, L'Azimut – Antony,
Châtenay-Malabry

Remerciements à Yanis et à Patrick Laupin. « Je pars sans moi » est un vers extrait
de l'ouvrage de Yanis Benhissien, *Le Livre de Yanis. Livre de rencontres dans
les écritures avec Patrick Laupin*, paru aux éditions La rumeur libre en 2017.

La compagnie Les Merveilleuses est conventionnée par le ministère de la Culture
– DRAC Île-de-France.

régie générale **Laurie Barrère** régie lumières **Thierry Le Duff**
régie son **Alexandre Sares** habillage **Sonia Constantin**

Rencontre avec Isabelle Lafon, Johanna Korthal Altes et Jézabel d'Alexis
samedi 4 février à 16h à la bibliothèque Oscar-Wilde

Avec *Je pars sans moi*, Isabelle Lafon et Johanna Korthal Altes tissent le fil de nos « folies » singulières, de nos voix intérieures pour tenter d'approcher ces moments de désarroi mentaux susceptibles de tous nous concerner. La rencontre à laquelle vous invite l'équipe du théâtre sera l'occasion d'échanger sur le processus d'écriture et les rencontres avec des psychiatres, psychanalystes et patients, qui ont orienté la création du spectacle.

Bibliothèque Oscar-Wilde – 12 rue du Télégraphe, Paris 20^e
entrée libre sur réservation 01 44 62 52 00 ou contactez-nous@colline.fr

Le Monde **Télérama** **TRANSFUCE**

ÉCRITURE

S'ARRÊTER RIEN

UN PETIT

CHEMIN L'ARRÊTER

MARCHE A NOUVEAU

TOUT DE SUITE

TAIRE AVOIR

CHASSER. UNE

ÉCRITURE

Des mots d'une femme internée en 1882 à Sainte-Anne, les *Impressions d'une hallucinée* extraits de la revue *L'Encéphale*, Isabelle Lafon et Johanna Korthals Altes nous dirigent aux frontières du désarroi mental, celui qui peut tous nous toucher, nous traverser de façon plus ou moins aiguë ou prolongée. Imprégnées de ces écrits et de rencontres avec des psychiatres d'enfants ou d'adultes hospitalisés, elles font de ces récits une traversée personnelle et délicate vers la folie d'où surgissent des confidences subversives et furieuses comme de petits éclats de verre. Il ne s'agit ni de dire que nous sommes tous en état de folie, ni de réfuter la normalité, mais plutôt de les mêler pour apprendre à se croiser, s'écouter, se rencontrer. Accepter avec fragilité de voir le lointain dans le proche. Laisser un vent de folie souffler jusqu'à nous bousculer.

Après le cycle *Les Insoumises* présenté en 2016, *Vues Lumière* en 2019 et *Les Imprudents* créé en 2022, Isabelle Lafon poursuit son compagnonnage à La Colline avec *Je pars sans moi*.

*Il y a de fort vilaines lointaines choses sur moi,
qui sont vraies, vraies, vraies, mais la plaine est au vent.*

—
Marguerite Anzieu

La plaine est au vent. Oui. C'est exactement ça. Laisser le vent s'engouffrer, bousculer, décoiffer sans précautions.

Il y a une expression « un vent de folie » se mit à souffler...

J'aime bien les expressions, ce qu'elles nomment. Alors dans le souffle des murmures, juste un petit secret. Vous confier un secret. Celui qui existe tout au long des répétitions.

Je peux vous dire que le vers du poème de Yanis « Je pars sans moi » est bien plus qu'un titre mais une note qui va guider.

D'ailleurs le vers qui suit est « Tu n'as qu'à m'attendre là-bas ».

Yanis a alors 8 ans lorsqu'il l'écrit avec l'accompagnement de Patrick Laupin. Puis-je aussi vous demander de nous attendre là-bas ? Je peux vous dire que nous serons deux comédiennes sur le plateau. Johanna et moi. J'espère que ma chienne Margo ne voudra pas en être car cela va compliquer mes affaires.

Je peux vous dire toujours tout bas que les répétitions ne sont pas conventionnelles. Qu'il doit y avoir déjà dans les répétitions un vent qui souffle !

Je peux vous dire que je demande à notre équipe de lire, de rencontrer des vies, des psychiatres, des psychanalystes, des enfants en hôpital de jour, des adultes aussi.

Lire évidemment ceux qui ont bouleversé la psychiatrie comme Fernand Deligny, François Tosquelles, Jean Oury. Il y a probablement « celles qui ont bouleversé » même si leur nom est moins connu. Au cinéma on appellerait ça des repérages.

Chaque spectacle me désarçonne et celui-là plus que les autres. Nous plongeons dans ce qui nous touche, qui est personnel, nos cicatrices sans chercher à les reconstituer ou les réparer. Chaque spectacle me demande d'où il part. D'où je pars ? À ce jour, le spectacle part d'un texte écrit en 1882 lors de ce que l'on pourrait appeler un atelier d'écriture durant lequel un psychiatre a demandé à des « aliénées » de s'exprimer. Une femme dont j'ignore le nom a écrit *Impressions d'une hallucinée*. Je commencerai par son texte, par le geste d'écriture de cette femme que je ne peux pas nommer et que je ne veux pas nommer « anonyme ». Qui est-elle ? Qui était-elle ? Elle qui parle seule... qui cherche à creuser ce qui lui arrive lors de ses hallucinations. Puis petit à petit, lentement une relation s'installe entre celle que l'on dit « folle » et celle qui l'écoute et qui ne semble pas l'être. Ou plutôt entre quelqu'un qui est traversé par cet état de « folie » et quelqu'un qui ne l'est pas. Et si cela s'inversait ? Et si ces deux femmes, ces deux comédiennes, ne faisaient que traverser elles aussi leur rapport à la folie ?

Il lui faut le large, l'infini

Vous pensez sans doute comme moi, que pour bien comprendre ceux qui nous parlent, il faut quitter toute impression personnelle, passer, comme on dit, dans leur peau, de façon à s'identifier avec leur individualité. Ce n'est donc plus la Mademoiselle L. que vous connaissez que vous allez entendre ; c'est une Mademoiselle X., au point de vue de laquelle vous allez vous placer ; et qui, pour vous y aider, va vous faire son portrait moral. N'oubliez pas, je vous en prie, que pour un instant, c'est le vôtre : cette femme est élégante de goûts, d'instincts et d'habitudes. Elle aime avec enthousiasme tout ce qui élève son esprit et goûte avec des raffinements de joie le beau partout où elle le trouve.

Elle a besoin d'admirer. Elle souffre de tous ses défauts physiques, moraux et intellectuels.

C'est une grande ignorante qui croit avoir la nature d'un poète. Elle est crédule, enthousiaste et croyait sans examen, il n'y a encore que cinq mois, à la bonté chez presque tout le monde. Alors, la méfiance lui était inconnue. Elle est demeurée, quoique très intelligente, un peu niaise.

[...]

Les influences extérieures, qu'elle subit toujours, la transforment. Elle est fort magnétisable et croit qu'elle est fort magnétisée.

Je répète qu'elle est une ignorante et n'a aucune notion de presque rien. À part la grammaire, ne lui demandez pas de donner une leçon de mémoire. Mais elle sait enseigner même ce qu'elle ne possède pas : c'est-à-dire qu'elle a l'aptitude et le goût de l'enseignement. Mais elle a davantage celui de la littérature. Le premier des plaisirs pour elle est la causerie, le second la lecture, le troisième le spectacle, le quatrième la musique, qu'elle comprend, comme elle n'est pas du tout exécutante, qu'elle n'a,

comme art, jamais été dirigée en rien, qu'elle est très méfiante d'elle-même et que son amour-propre, piqué au jeu, lui fait sans cesse craindre de se tromper dans ses appréciations, elle goûte mal ce dont elle jouirait sans lui et est gênée par sa pensée même. Qu'on juge de ce que ce peut être, quand, comme aujourd'hui, elle ne peut comprendre rien à rien.

[...]

De plus, elle fait des romans – elle a même été imprimée une fois ; et sa littérature à elle, je vous prie de le croire, n'est point de la littérature de sacristie. Elle estime l'amour et son rêve – quand elle rêvait – était de le faire estimer aux autres. Il est vrai qu'elle n'a pas plus vécu qu'une fillette honnête : ce qui fait que malgré une certaine science du cœur, elle fait des romans jeunes, terme poli voulant dire pour qui sait comprendre : insignifiants.

Mais elle a quelque part, dans l'une de ses malles, un commencement d'œuvre destinée à faire merveille dans le monde. Seulement, pour l'achever, cette œuvre, la liberté hors de Sainte-Anne est absolument indispensable.

L'auteur en question a horreur, non seulement de la cage, mais de tout ce qui la rappelle. Il lui faut le grand large, l'infini. Or, si grande que soit cette maison, elle a des limites – et des portes dont les serrures tiennent – et l'on n'en sort pas à son gré. Pour s'y promener, il faut une gardienne à défaut de garde ; pour en sortir, il en faut deux, ne fût-ce que pour prendre l'air du dehors pendant quelques heures. Sans parler de l'autorisation nécessaire de certain docteur qui l'accorde d'un air si sérieux ! Avec des réflexions si sévères ! Et d'un air de méfiance si interloquant ! Bref, on ne l'achèvera, cette merveille, que quand l'on sera chez soi – ou chez d'autres – mais dans des conditions absolument différentes de celles où l'on est ici, et que l'on n'aura pas besoin d'autorisation.

[...]

Elle recommence à entendre ce qu'elle ne veut pas appeler ses voix, parce que cet adjectif possessif l'inquiète. Elle ne veut à elle rien de mystérieux. Elle répugne extrêmement à la possession de l'inconnu. D'abord, en arrivant, et dans la cour de la maison, elle a entendu un « la voilà » qui lui rappelle quelque chose d'analogue prononcé par une certaine voix : la même.

Ensuite, dans les sons qui lui parviennent, le doux se joint au grave, l'aigre au sourd ; il y en a des deux genres ; mais le masculin domine ; et l'un ni l'autre ne sont pas toujours bienveillants.

Certaines injures pleuvent.

Impressions d'une hallucinée, revue L'Encéphale, rubrique du docteur Emmanuel Régis Les Aliénés peints par eux-mêmes, Paris, 1882

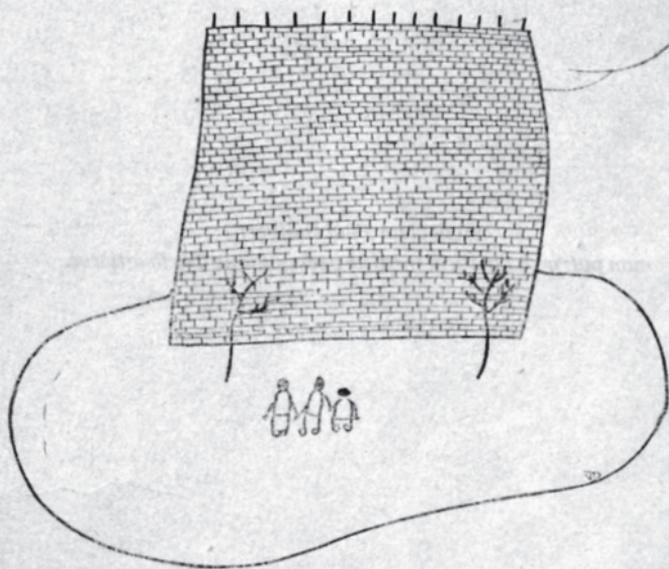
*C'est comme l'intelligence, la folie, tu sais.
On ne peut pas l'expliquer. Tout comme
l'intelligence. Elle vous arrive dessus,
elle vous remplit et alors on la comprend.
Mais, quand elle vous quitte, on ne peut
plus la comprendre du tout.*

Marguerite Duras, *Hiroshima mon amour*, 1972

F. DELIGNY



GRAINE DE CRAPULE



V. MICHON
ÉDITEUR

Couverture de l'édition originale de 1945 de *Graine de crapule* de Fernand Deligny,
© Fernand Deligny, *Œuvres*, édition établie par Sandra Alvarez de Toledo,
Ed. L'Arachnéen, 2007

Sois surtout présent lorsque tu n'es pas là.

Fernand Deligny, *Graine de crapule*, Dunod, 2019

Voilà ce qu'il peut en dire, le psychiatre, qui s'efforce de dire au plus vrai de ce qu'il en voit, et de ce qu'il en sait. Il avait donc 12 ans en 1967. Invivable, c'est vrai. À cause des voisins, à cause de tout ce qu'on peut se dire, de tout ce qui peut se dire, et puis... Rien à faire, ils l'ont bien dit. Incurable, insupportable, invivable... incurable, invivable. Alors, la société a tout prévu, et même des lieux où bien vivre le soit, prévu. Et il se trouve que ce lieu-là, prévu pour, je le connais. Les murs sont des murs, les toits sont des toits, des arbres il y en a, et les fenêtres ne sont pas tout à fait des vraies fenêtres. Les fenêtres ne s'ouvrent pas. Du fer enrobé dans le bois, la grille ne s'y voit pas. Alors, que vont devenir les yeux de cet enfant-là parmi des centaines d'autres ? Que deviennent les yeux d'un enfant qui n'a rien à voir que le temps qui passe ? Et le temps, ça ne se voit pas. Il est atteint, cet enfant-là, d'autisme infantile précoce, alors son isolement est extrême, dit la psychiatrie. Et c'est vrai ce qu'elle dit, le symptôme est flagrant. Et puisque c'est d'immuable qu'il a besoin, il en aura tout son saoul. De l'immobile, et du réitéré, et du toujours pareil.

Fernand Deligny, extrait du documentaire *Ce gamin, là*, réalisation Renaud Victor, 1975

Sans la reconnaissance de la valeur humaine de la folie, c'est l'homme même qui disparaît...

—
François Tosquelles, *L'Enseignement de la folie*

Ils sont assis, sur les marches en pierre un peu sales du château, par toutes les saisons.

On n'est pas sûr qu'ils regardent la pelouse devant eux, avec les grands chênes, au fond, et la plate-bande de roses maigres, au premier plan, ni les allées et venues des autres, des voitures, des chiens.

Ils attendent. Tu emploies, pour désigner cette attente, un mot, *abwarten*, « attente de rien ». Tu dis que les psychotiques sont comme des colis en souffrance, oubliés dans une gare de campagne.

Quand ton ami et maître en psychiatrie, le catalan François Tosquelles, est venu te voir à la clinique de La Borde, il a dû regarder les marches et t'a posé une seule question : « À quelle heure passe le train ? ... »

C'est lui, aussi, qui a donné cette définition de la psychose (il faudrait pouvoir retrouver son accent) : « Un collapsus de la transcendance. »

Je t'ai dit que j'avais hésité, entre les deux phrases, pour le titre du livre.

Tu m'as répondu : « C'est pareil. »

—
Marie Depussé et Jean Oury,
À quelle heure passe le train... Conversations sur la folie,
éditions Calmann-Lévy, 2003



*Je pars sans moi
Tu n'as qu'à m'attendre
là-bas.*

Yanis Benhissen,

Le Livre de Yanis. Livre de rencontres dans les écritures avec Patrick Laupin